

*« Fausse note*

*au*

*piano-bar »*

Lorsque Mathias Brusov, accompagné de son épouse, descendante d'une riche famille qui avait quitté sa Russie natale lors de la Révolution bolchévique et s'était installée sur la Côte d'Azur, entra au soir de la Saint-Sylvestre dans le piano-bar d'Antibes qu'il fréquentait souvent, il reconnut aussitôt cette célèbre « Marche turque » de l'illustre Mozart. Assurément, se dit-il, Agnès était de retour : C'était son morceau fétiche.

Agnès était une jeune fille brune, une véritable poupée provençale, que chacun connaissait à Aubagne et que bien de prétentieux jouvenceaux avaient courtisée, sans succès d'ailleurs, car elle disait toujours avec humour qu'elle épouserait un petit homme, souriant et discret à l'image des santons qu'elle peignait dans un atelier d'art de cette ville. Cet atelier accueillait fréquemment des visiteurs venus découvrir le métier de santonnier et beaucoup remarquaient la dextérité d'Agnès qui d'un coup de pinceau donnait au meunier son regard malicieux, au vigneron son teint rougeaud, au curé du village son air bonhomme, sans oublier les Rois mages auxquels elle donnait leur noblesse tandis que l'humilité se lisait sur le visage de Joseph. La jeune fille adorait sa besogne et le village provençal était son modeste et merveilleux univers.

Pourtant, ce petit monde des santons, il lui arrivait souvent de le quitter, notamment les soirs d'été ou soirs de fête, car elle avait une autre passion, le piano. Avec la même habileté qu'elle décorait ses figurines d'argile, elle promenait ses doigts d'une finesse extrême sur le clavier du piano de ce cabaret d'Antibes où elle offrait aux clients tout un répertoire de musiques tant connues qu'improvisées, passant du classique au jazz, de la comédie musicale aux romances d'autrefois. Aucune partition ne l'effrayait et les touches du piano peinaient à suivre la célérité de ses doigts. Les habitués de ce piano-bar, même ceux qui s'esclaffaient entre invités, ou ceux qui semblaient préférer le pastis ou la soupe de poisson à toute autre chose dans la vie, tous relevaient de temps à autre la tête et jetaient un œil admiratif vers la virtuose au piano. Lorsqu'Agnès offrait à ces fidèles consommateurs ou aux nombreux touristes une douce mélodie, quelques notes de la « Lettre à Elise » ou de « La vie en rose », la rêverie s'invitait à leur table et les amoureux s'identifiaient aux amants présents en cette musique. Certes, certains soirs, les clients étaient si bruyants que le piano s'essouffait en tentant de les divertir. Agnès se résignait alors mais ne quittait guère son clavier et elle se contentait de créer une douce ambiance, ténue, en sourdine, presque silencieuse.

En ce soir de réveillon, les morceaux se succédaient en rivalisant de gaieté, de notes enivrantes. Monsieur Brusov avait bien deviné la présence de la talentueuse pianiste lorsqu'il était arrivé dans la salle où chaque siège de velours avait trouvé son invité. Les serveurs étaient sollicités à tout instant et les bouteilles de champagne se succédaient sur leurs plateaux. Monsieur Brusov avait été souffrant quelques mois et il revenait donc en ce bar après une longue absence. Les dernières fois où il y avait passé la soirée, un pianiste inconnu en ce bar avait remplacé Agnès et Mathias Brusov avait déploré l'indigence de son répertoire et ses fréquentes reprises de « New-York, New-York » comme s'il ne connaissait que cet air-là. Il arrivait même à ce pianiste d'accompagner maladroitement un air interprété au piano en chantant quelques bribes tandis qu'Agnès confiait tout le charme de ses partitions à son instrument de prédilection par souci de ne point les dénaturer par sa voix. Cette fois, Agnès était bien de retour et notre homme le fit aussitôt remarquer à son épouse qui n'apprécia qu'à demi d'ailleurs, car Mathias Brusov lui parlait si souvent de cette jeune pianiste, que lorsqu'il venait seul en ce piano-bar, elle se demandait parfois si ce n'était pas pour la jeune Agnès, plus que pour sa virtuosité musicale, qu'il s'y rendait. C'était un mauvais procès fait à son époux car il était vraiment mélomane et n'avait aucun faible incongru pour Agnès malgré l'élégance de celle-ci. Monsieur Brusov ne s'était d'ailleurs adressé que très rarement à Agnès, il n'eût point été de bon ton d'importuner la pianiste, L'on se contentait des notes du piano et s'il était arrivé que Monsieur Brusov échangeât quelques mots avec Agnès, ce fut lors des soirs où les clients étaient plus que rares et où le patron du bar invitait sa pianiste à délaissé un instant son piano et à venir au bar prendre un petit café.

Ce soir-là, dès leur entrée, Madame Brusov, plus sensible au décor que son époux, découvrit que la salle avait changé de visage. Certains fauteuils, qui jadis regardaient vers l'angle de la salle où se trouvait le piano, regardaient désormais vers le bord de mer. Quant au piano, il était à présent tout au fond de ce salon, à peine visible, d'autant plus qu'il était surmonté de plantes vertes qui dissimulaient la pianiste. Surprise par cette nouvelle disposition qu'elle trouvait au demeurant peu judicieuse, Madame Brusov en demanda l'intérêt à l'un des serveurs, le plus ancien en ce lieu, mais celui-ci lui répondit que cela importait peu et que son patron avait probablement voulu rajeunir un peu le décor de son bar. Madame Brusov se dit en elle-même qu'en fait de décor, le patron s'était contenté d'un déplacement de meubles car les colibris et volubilis qui ornaient les murs gardaient leurs tons fanés et le rouge grenat des coussins se fondait de plus en plus dans ce décor suranné. Sans la présence de son piano, ce bar serait rapidement devenu un banal bistrot.

Lorsque Minuit sonna dans la vieille horloge de la cuisine jouxtant le bar, de nombreux clients s'embrassèrent pour se souhaiter la bonne année. Monsieur Brusov se permit alors, dans ce brouhaha général et tandis que le piano s'était tu, d'aller voir Agnès, restée coite derrière son cher piano, pour lui exprimer tant ses vœux de bonne année que ses félicitations. Il n'échangea que peu de mots avec elle car, très vite, le patron signifia à la jeune fille que la pause prenait fin.

La musique reprit, celle des « Feuilles mortes », un choix qui désempara quelques convives s'attendant plutôt en ce Nouvel An à une soirée peuplée d'allégros pétillants tel le champagne qui animait la salle. Cette musique mélancolique convenait au contraire à Monsieur Brusov puisque lui-même en avait susurré l'idée à Agnès, discrètement, lorsqu'il se faufila derrière le piano, difficilement car il commençait à être ventripotent. Quand il revint s'asseoir à côté de son épouse, curieusement, il lui confessa avoir fait cette suggestion à la pianiste. Son épouse en fut fort étonnée car Monsieur Brusov aimait la musique entraînante et le soir de l'An s'y prêtait. Madame Brusov dévisageait son mari ; il était livide et elle s'était étonnée qu'il eût regagné sa place sans entrain, presque titubant. Elle le questionna tout bas afin de connaître la raison de ce trouble soudain. Mathias Brusov était hébété, incapable même de se mettre en colère alors que la logique l'y eût poussé... Désabusé, il fit signe à un serveur, souhaitant au plus vite régler l'addition et partir, Puis, il se leva pour quitter le bar, suivi par son épouse désespérée.

Ce ne fut que lorsqu'ils rentrèrent dans leur villa du Cap d'Antibes que Mathias Brusov se confia à son épouse ;

« Vois-tu, Valentina, j'ai beau être sexagénaire, jamais je n'avais à ce point mesuré la stupidité, la cruauté et la bassesse des hommes. La petite Agnès a eu un accident, m'a-t-elle appris, en faisant de l'escalade dans les Calanques et depuis elle est défigurée. Après son hospitalisation et sa convalescence, elle a perdu son emploi à l'atelier où elle décorait ses santons sous prétexte que, désormais, il serait gênant que les visiteurs de l'atelier découvrirent son visage... Effondrée, elle avait cru retrouver un certain bonheur dans le piano-bar lorsque le patron lui avait signifié qu'elle pourrait reprendre son poste si elle était toujours apte à jouer du piano. Cela l'avait beaucoup réconfortée mais lorsqu'elle revint à Antibes, elle comprit très vite que la transformation de la salle avait pour unique raison, celle de la dissimuler derrière son piano, de la reléguer dans l'angle le moins visible, derrière les plantes vertes devenues son paravent de la honte. »